

## Les Productions Aquila et le Centre ontariois de l'Office national du film du Canada, la collection *L'Urgence de se dire*, Toronto, 1992

Alain Poirier

Number 71, March 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42883ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Poirier, A. (1993). Review of [Les Productions Aquila et le Centre ontariois de l'Office national du film du Canada, la collection *L'Urgence de se dire*, Toronto, 1992]. *Liaison*, (71), 32–33.

Les Productions Aquila et le Centre ontariois de l'Office national du film du Canada, la collection **L'Urgence de se dire**, Toronto, 1992.

Mis à part le mieux réussi de ces quatre films, la collection *L'Urgence de se dire* rend peu justice à son titre. L'urgence y est bien relative et la recherche du dire collectif demeure diffuse, quasi-absente.

La collection serait l'idée de la productrice du Centre ontariois de l'Office national du film à Toronto. Nous sommes au début de l'été 1991; à peine arrivée dans ses nouvelles fonctions, Mikale-Andrée Joly constate que le domaine des arts et de la culture en Ontario français traverse une (autre) période de grande effervescence : l'Alliance culturelle – créée depuis peu – occupe de plus en plus la place publique au nom des artistes et des regroupements qui les représentent; Paul Demers préside le Sommet de la francophonie où la colonie artistique est des plus active; les États généraux du théâtre et le vingtième anniversaire du Théâtre du Nouvel-Ontario retiennent l'attention. Ça bouge, toujours et encore.

Joly prend alors contact avec Aquila Productions et La Chaîne française de TVO avec lesquels l'ONF a déjà produit la série *À la recherche de l'Homme invisible* (voir *Liaison*, n° 66, mars 1992) et leur propose une collection sur «la relève» artistique en Ontario. Quinze mois plus tard, les quatre épisodes de cette nouvelle collection sont diffusés en salle et au petit écran.

Et c'est tant mieux. À mon avis, le cinéma documentaire est un excellent moyen pour nous permettre de découvrir les artistes à la fois dans leur unicité et leur universalité. Encore faut-il, pour ce faire, éviter quelques pièges. J'aurais souhaité que les producteurs (et les réalisateurs qu'ils ont recrutés) se donnent le défi de laisser la parole aux protagonistes des films tout en évitant les clichés faciles, les discours pamphlétaires et les trop prévisibles artifices de forme.

À ces égards, **Un feu dans la neige** et **Nomade** manquent la cible. Alors que le premier met en scène trois artistes de Sudbury (le dramaturge Michel Ouellette, le poète Michel Dallaire et le chanteur western Chuck Labelle), la pâte ne lève



Une scène du film **Brasse Camarade** réalisé par Valmont Jobin.

Photo : ONF





Hélène Lacelle,  
personnage-sujet du film  
**Nomade** réalisé par  
Paul Carrière.  
Photo : ONF

jamais et les rares excellents moments du film, notamment les mises en scène des textes de Ouellette, sont vite oubliés, étouffés qu'ils sont par une démarche reposant sur des questions trop banales : *As-tu l'intention de demeurer en Ontario ou de déménager au Québec ? Pourquoi t'est-il important de travailler en français en Ontario ?* À la fin du film, le réalisateur Fadel Saleh réunit les artistes autour d'un feu de camp dans la neige. Les propos oscillent alors entre la bonhomie figée et un débat usé sur la commercialité de l'art.

Quant à **Nomade**, qui nous présente la peintre Hélène Lacelle de Toronto, il réussit assez bien à nous faire pénétrer le monde de cette artiste en marge. Bien qu'agréable à regarder (les images et le montage sont très réussis), le film de Paul Carrière me laisse cependant sur mon appétit : **Nomade** défile à l'écran comme un fait divers qui ne me communique rien de très conséquent ou de très urgent au sujet de cette artiste ou de sa communauté.

**Brasse Camarade**, du réalisateur Valmont Jobin, traite du groupe rock du même nom. Après le visionnement, je reste convaincu que les frères Lamoureux et leur entourage sont un choix parfait dans le cadre de cette série. Un seul ennui et il est de taille : Jobin utilise ici la même approche que pour

son film **Mon pays** de la série *L'Homme invisible* en scriptant, apparemment dans les moindres détails, les gestes et les propos des personnages. Alors que Patrice Desbiens et Robert Dickson, comédiens naturels, s'accommodaient de cette formule dans **Mon pays**, les musiciens de Brasse Camarade sont éclipsés au profit de la mise en scène. Les extraits musicaux, en studio et en spectacle, sont plus prenants, même quand le cinéaste nous propose un mini-vidéoclip, avec extraits en noir et blanc, effets optiques et tout le tralala.

**Les Murs de Pier**, où Léon Laflamme met en scène Pier Rodier et Marie-Thé Morin de Vox Théâtre, vient compléter la collection *L'Urgence de se dire*. Il faut dire que les personnages sont attachants, bien campés à l'écran, et qu'ils se livrent sans artifice devant une caméra attentive et discrète. De plus, les dispositifs cinématographiques employés pour agrémenter leurs propos (scène de rue, séquence de rêve) sont bien choisis et accentuent notre découverte au lieu de la gêner. Des quatre films, voilà celui qui, sans contredit, relève le mieux le défi proposé par le titre de la série; c'est le seul, à mon avis, où l'on sent une véritable urgence de se dire.

ALAIN POIRIER